Document généré le 1 juin 2025 11:11

Cahiers de géographie du Québec

DESBIENS, Caroline (2013) *Power from the North: Territory, Identity, and the Culture of Hydroelectricity in Quebec*. UBC Press, 312 p. (ISBN 978-0-7748-2417-0)

David Massel

Volume 58, numéro 163, avril 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1028946ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1028946ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Massel, D. (2014). Compte rendu de [DESBIENS, Caroline (2013) *Power from the North: Territory, Identity, and the Culture of Hydroelectricity in Quebec*. UBC Press, 312 p. (ISBN 978-0-7748-2417-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, *58*(163), 139–141. https://doi.org/10.7202/1028946ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

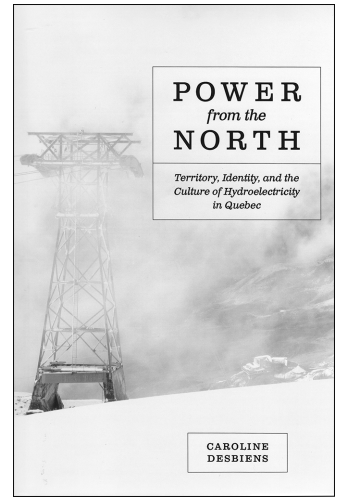
https://www.erudit.org/fr/

Un deuxième élément d'inconfort réside dans le fait que les structures de développement a-territoriaux, les chaînes de valeur globales, les communautés d'intérêt, la facilité croissante qu'ont les intervenants économiques de collaborer et d'échanger à distance (moyennant des rencontres temporaires peu fréquentes) ne sont pas abordées de front dans le livre. Ces dynamiques récentes, qui n'ont pris de l'ampleur que dans les 15 dernières années, avec la démocratisation d'Internet et des communications mobiles, nous interpellent sur les idées qui émanent des années 1970 et 1980 (raffinées durant les années 1990 et 2000). Même si les auteurs reconnaissent la mondialisation croissante de l'économie, et le fait que les territoires (et leurs dynamiques) s'insèrent dans des réseaux d'échange plus larges, l'idée que le territoire ne serait plus capable de contenir ses dynamiques propres (possibilité que la conceptualisation de Doreen Massey, *For Space*, Routledge, 2005, permet d'envisager) n'est pas sérieusement prise en compte. Quel que soit l'avis qu'on peut avoir sur ces évolutions et leurs conséquences sur le territoire, il s'agirait de les articuler et de justifier le rôle du territoire dans ce nouveau contexte de flux rapides, de mobilité et d'appartenances diverses.

Finalement, la notion même de territoire n'est pas clairement définie par les auteurs. Le territoire est présenté comme acteur syntagmatique, c'est-à-dire « ayant un objectif clair et mettant au point une stratégie pour l'atteindre ». Or, le territoire – quels qu'en soient les limites et les contours – n'a rien d'uni. Il est formé de multiples acteurs, souvent en conflit politique ou social, avec des objectifs soit incompatibles, soit indépendants les uns des autres. De plus, chaque acteur appartient à des communautés virtuelles et à des réseaux divers. La compétitivité territoriale, qui peut être néfaste si elle accapare les moyens publics pour s'octroyer ce qui se trouve chez les voisins, doit aussi être comprise comme un message politique rassembleur, permettant de faire passer des décisions sans les regarder de trop près : nul, aujourd'hui, n'a le droit d'être contre la compétitivité !

Ce livre, clair et bien écrit, permet de faire le tour des arguments en faveur de l'idée que le territoire est un élément-clé du développement économique. Tous les étudiants et chercheurs voulant rapidement comprendre les fondements de cette idée sont chaudement invités à le lire. Par contre, tout en présentant très clairement cette idée, l'ouvrage ne parvient pas à convaincre.

Richard Shearmur
École d'urbanisme
Université McGill



DESBIENS, Caroline (2013) *Power from the North: Territory, Identity, and the Culture of Hydroelectricity in Quebec*. UBC Press, 312 p. (ISBN 978-0-7748-2417-0)

Across the twentieth and into the twenty-first century, North American Indian lands have been subject to large-scale economic invasion as energy colonies by Euro-American society. Prominent examples include construction of the Grand Coulee Dam on the Columbia River in the 1930s, postwar coal and uranium mining on the Navaho Reservation in the American Southwest, and, in Canada, Quebec's James Bay Hydroelectric Project. Famously launched

by the Bourassa Government in 1971 as 'le projet du siècle', the James Bay Project has drawn voluminous commentary by scholars, journalists, and activists ever since.

Most of the scholarship – by ethnologists/anthropologists Toby Morantz, Harvey Feit, Adrian Tanner and others – has focused on the consequences for the James Bay Cree. Historical geographer Desbiens' Power from the North joins an emerging body of work by Francophone researchers (including literature scholar Dominique Perron and historian Stéphane Savard) who employ the tools of literary criticism and cultural history to unpack the debate and discourse around postwar hydroelectric projects carried out by the Quebec state via its development agent Hydro-Québec. In Desbiens' case, the author traces the "cultural construction of James Bay" (10) by Québécois politicians and public relations officers during Phase 1 of the La Grande River project as a terrain of pioneering and heroic conquest. Such rhetoric, she asserts, was not merely "the fantasy (and fallacy) of many southerners" (215), devoid of the Crees' experiential and intimate knowledge of the land, but was also the underlying narrative of Quebec's larger project of "colonial" (207, 209, etc.) expansion into Nouveau Québec during and after the Quiet Revolution.

This is not entirely new news. Most of those who have followed the events of the James Bay Project will be aware of its early heroic discourse and have considered its colonial character. The originality of the book, in my view, is threefold. First, Desbiens reminds us that Quebec's occupation of the North was not merely a matter of mapping (Canadian law extended Quebec's boundary northward to Hudson Strait in 1912), or of implanting infrastructure, whether roads, dams and transmission lines; it was also a matter of myth making. In short, "the culture of hydroelectricity" (as in the book's title) mattered too. As she puts it: "Southern Quebec's claim to the entirety of the provincial peninsula largely rests on a merging of Québécois cultural identity with the territory....[H]ydroelectric development opened the way to a rescaling of the Québécois nation ...." (209-10).

Second, Desbiens has written a book in English (published as part of the Nature/History/Society series of UBC Press), which is aimed at an Anglophone audience that may never have heard of the La Grande River, let alone know basic facts of Quebec history. At numerous points in the text, she is careful to translate and explicate the language she cites, beginning with the Liberal's "maîtres chez nous" slogan of 1962. Regarding the lyrics of George Dor's "La Manic", for example, she writes: "In French, the verb s'ennuyer connotes boredom but also loneliness and the general feeling of missing someone" (36).

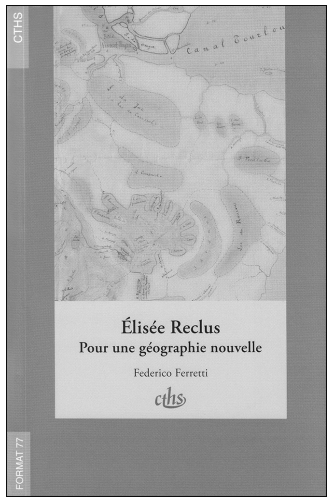
Third, Desbiens has placed herself squarely in the text, weaving into the book her own personal exposure to the James Bay Project as a youth, starting with a child's awe at seeing a giant piece of construction equipment trucked through her Montreal suburb. In this way, she eschews the pretense of scientific objectivity, instead acknowledging the presence of the human being who is also a French-Canadian citizen, behind the scholar. In this way, too, Desbiens offers something of an insiders' tale to the English-speaking reader.

What might have been an additional element of originality, in which Desbiens locates the roots of James Bay's heroic narrative in the literary genre known as the roman de la terre, I find less sure-footed. Drawing on such works as Ringuet's Trente arpents and Groulx's L'Appel de la race, Desbiens suggests that it was the land-based, clerical, territorial nationalism of the "conquête du sol" – underlying the colonization movement of the late nineteenth through early twentieth centuries – that shaped and coloured the secular, statist, economic nationalism of postwar big hydro. Yes, both link land to French-Canadian survivance; as she puts it, "nature and territory have anchored identity

from the roman de la terre to James Bay." (119). But the historian wants an analysis as to why the rural novel has been chosen over other available sources, whether political speeches, surveyors' reports, commercial advertisements, or newspaper editorials. Yet we could just as well locate the rhetoric of 1970s' dam-building in the early twentieth century Liberal Party assertions in the eras of Lomer Gouin and L.A. Taschereau: that the large-scale exploitation of Quebec's forestry, mining and hydro resources was key to the cultural survival of French-Canadian people.

This aside, Power from the North makes a thought-provoking and self-reflective contribution to the literature on the James Bay Project.

David MASSEL
Department of History
University of Vermont



FERRETTI, Federico (2014) *Élisée Reclus. Pour une géographie nouvelle*. Éditions du CTHS, 448 p. (ISBN 978-2-7355-0827-3)

Les études sur Élisée Reclus se multiplient. Alors qu'aux alentours de 1970 on utilisait cet auteur comme contrepoint à Vidal de la Blache dont l'influence paraissait écrasante, la nouvelle génération s'attache davantage à l'homme, au géographe et à l'anarchiste. De grandes conférences lui sont consacrées. Grâce à Federico Ferretti, sa place de leader dans le très fécond courant anarchiste de la géographie du XIXe siècle est soulignée. Mais les travaux butaient sur les 19 000 pages de sa *Nouvelle Géographie universelle*. Federico Ferretti nous offre une analyse fascinante de la conception et de la réalisation de ce gigantesque ouvrage.

Au début des années 1870, Élisée Reclus est un géographe connu et reconnu pour ses multiples articles, sa merveilleuse petite *Histoire d'un ruisseau*, chez Hetzel, et les deux volumes de *La Terre*, chez Hachette. Mais il a participé à la Commune et se trouve prisonnier des Versaillais. Ses éditeurs ne vont-ils pas le lâcher ? Non : ils plaident pour sa libération et lui offrent des contrats. Celui de la Nouvelle Géographie universelle est fabuleux : décrire la totalité de la Terre dans une perspective de géographie scientifique ! Le travail de Reclus est certes suivi et discuté, mais « on ne peut appliquer le terme de censure » : « les idées scientifiques de l'auteur sont généralement acceptées après négociation : c'est bien sur cela que le géographe anarchiste fonde sa démarche géographique et sociale » (p. 408-409). Reclus peut développer ses idées ; il est puissamment aidé. C'est le cœur de l'ouvrage : Templier, chez Hachette, lui paie tous les déplacements jugés nécessaires en Europe, en Afrique ou en Amérique du Nord et du Sud. Il lui permet de constituer deux équipes de rédaction, l'une à Paris, l'autre à Vevey puis à Clarens en Suisse ; Reclus les peuple d'anarchistes et met sur pied un réseau mondial d'informateurs, de cartographes et de relecteurs. Une puissante firme capitaliste finance ainsi une grande aventure anarchiste ! Car c'est bien là l'ambition de l'ouvrage : faire découvrir la diversité du monde et les mille formes de coopération que les hommes ont imaginées pour tirer parti de leur environnement et construire leurs sociétés. Au fur et à mesure que la rédaction progresse, l'approche devient plus sociale ; la critique de l'expansion coloniale se fait plus précise. La puissance de l'Europe est relativisée. « Reclus et ses collaborateurs commencent à prendre conscience de la globalisation » (p. 411).